

LES KUNG-FU

Les clubs d'arts martiaux sont anciens à Madagascar. Le jiu-jitsu et le judo étaient déjà pratiqués dans la capitale dans les années 1950, et le karaté, porté par les films de Bruce Lee, dans les années 1960. Ces deux sports ont attiré des jeunes de familles bourgeoises, d'où la localisation du club majeur à l'ESCA, collège de frères canadiens. Les clubs de kung-fu se sont développés dans la capitale après 1975. D'origine chinoise, le kung-fu (terme signifiant « savoir vivre ») a été popularisé par les films asiatiques mettant en scène les coolies révoltés de Chine. Ils attiraient les jeunes sans espoir social. En 1980, une première école de *kung-fu wisa* a été ouverte par Pierre Mizaël Rakotoarijaona, dit Pierre Be ou maître Pierre. Grand, dégageant calme et autorité, cet ancien instituteur s'est formé dans un monastère au Japon pendant presque vingt ans. Il rentre avec une technique sportive, mais aussi une philosophie de la maîtrise de soi, et fonde un club dans un hangar de Behoririka.

À la faveur de la crise, son public s'étend aux scolaires, étudiants, petits fonctionnaires venus apprendre à se défendre contre les multiples exactions subies au quotidien. Il essaie d'adapter la philosophie du kung-fu à l'héritage culturel malgache, encourage le recours aux plantes médicinales et les visites des sites anciens de la plaine de Tananarive, où l'on vient prier les ancêtres royaux. Ses disciples vont puiser au pied d'Ambohimanga et dans plusieurs autres sites l'eau (la *rano mahery* utilisée dans la cérémonie de circoncision) qui rend invincible. Ses mots d'ordre sont : discipline, vertu, justice.

En 1982, il se voit offrir par le président de former sa garde prétorienne dans un contexte d'amitié officielle avec les Nord-Coréens, qui l'entraînent sur le plan militaire. Il refuse, insistant sur les aspects « spirituels » de sa discipline, dit son intention de substituer les principes du kung-fu à ceux du Petit Livre rouge et se brouille avec le ministre de l'Intérieur. La garde présidentielle sera par la suite formée à l'école du kung-sul coréen. Il fonde des clubs dans son milieu d'origine, à 200 kilomètres au sud-ouest de Tananarive, où les paysans sont isolés face aux voleurs de bœufs. Il en fonde aussi dans les métropoles côtières.

Des recours à la place des forces de l'ordre contre les TTS

Les Kung-Fu sont appelés à l'aide par les commerçants des grands marchés pour lutter contre le racket et les prélèvements en nature opérés par les TTS (« Jeunes conscien-tisés »). Ceux-ci sont un avatar lointain des ZWAM de 1972. Une partie de ce groupe, installée derrière la gare, au camp Pochard, devait recevoir un enseignement technique. En fait, il est utilisé en sous-main par le ministre sakalava de la Jeunesse et des Sports, Tiandraza. Le camp Pochard, caverne d'Ali Baba du groupe, est interdit à la police et à la gendarmerie. Enlèvements avec rançon, meurtres sèment la terreur. En juin 1984, les Kung-Fu manifestent devant le commissariat central pour dénoncer l'incurie de la police, dont les jeeps sont « empruntées » par les TTS. Les autorités interdisent alors la pratique du kung-fu.

Les deux groupes se toisent dans un face-à-face ponctué d'incidents graves. Le 4 décembre 1984, les Kung-Fu prennent d'assaut le camp avec le soutien d'une foule

énorme (80 000 personnes ?). On libère des otages féminins. Les TTS sont déshabillés et tués en public (une cinquantaine de morts). Un trésor de guerre ahurissant est exhibé, mais aussi des ossements humains. Les forces de l'ordre se sont éclipsées ou ont laissé faire. Pourquoi ? Peut-être le président a-t-il laissé tuer des éléments devenus incontrôlables pour pouvoir ensuite incriminer les Kung-Fu, justiciers improvisés.

La réplique du pouvoir

Les Kung-Fu triomphent. Leur maître entre dans la légende. Le feu qui a détruit le camp serait sorti du maître ; il laisse entendre qu'il serait aussi apte que le président à gouverner le pays. La télévision, organe de totale désinformation, accuse les Kung-Fu de terroriser la ville. Dans la nuit du 31 juillet au 1^{er} août 1985, des para-commandos venus de Diego et des blindés d'Arivonimamo investissent plusieurs quartiers du centre. Des civils sont brûlés vifs par des lance-flammes amenés en hélicoptère, ou écrasés dans leur maison. Le maître est tué dans sa demeure avec une vingtaine de disciples. Le nombre total des morts est d'environ 70. On les enterre très vite dans des fosses communes, crime majeur dans un pays où les corps sont l'objet de rites d'ancestralisation et, une fois placés dans la tombe familiale collective, sont essentiels à la bénédiction des vivants. Puis on se ravise, on déterre les corps, qui sont mis, sans vérification d'identité, dans des cercueils. On procède à 208 arrestations. Partout, les jeunes se cachent. Il est interdit d'évoquer les événements.

Un procès est intenté à 286 jeunes, dont une quarantaine de mineurs, accusés d'atteinte à la sûreté intérieure de l'État. Il se déroule à 70 kilomètres de la capitale, en 1988, avec des avocats commis d'office. Les peines de prison seront assez légères. Plusieurs *dojo* clandestins subsistent. Les anciens Kung-Fu, longtemps tenus en lisière, seront ensuite récupérés comme gardiens chez des particuliers, dans l'organisation de cérémonies (célébration de l'Alahamadibe en 1994), dans les services d'ordre des manifestations (1991 et 2002), et enfin comme gardes du corps d'hommes politiques, en particulier de Marc Ravalomanana, à qui l'on a retiré ses gardes du corps officiels à la suite de l'investiture du 20 février. Ils ont en 2002 des instructeurs d'Afrique du Sud.

Dans les jours les plus tendus d'avril, certains n'ont pas échappé à la tentation de la violence. Le 9 avril, la garde rapprochée de Ravalomanana, composée de quelques dizaines de Kung-Fu, dont Avoko Rakotoarijaona (probablement le fils du maître Pierre), fait une descente à l'hôtel Colbert. Elle a été avisée de la présence de trois hommes recherchés, dont Ravolomaso, rugbyman célèbre. On craint qu'il ne vienne enlever J. Sylla, « Premier ministre bis », attendu à l'hôtel. Confiés à la police, les trois hommes sont passés à tabac dans les locaux de la mairie ; l'un meurt sur le champ. L'affaire est semble-t-il étouffée ; elle nuit à l'aura du groupe, idéalisé dans les mémoires comme le montrent les nombreuses banderoles dans les défilés rappelant le 1^{er} août 1985.

La passion pour les arts asiatiques est plus récente que l'intérêt des intellectuels et des notables pour le Japon (manifesté dès 1890) et pour l'Asie du Sud-Est aujourd'hui. Elle ne se limite pas à des projections. Elle contribue à l'invention de soi et au travail sur le corps, son maintien, sa maîtrise, en homologie avec la construction de la société. Les éléments rapprochés dans cette perspective sont toujours les mêmes : Asie, christianisme, ancêtres et valeurs malgaches. Une fresque de *dojo* représente le Christ avec la devise « Toujours vainqueur, jamais vaincu » ■